Document generated on 07/11/2025 10:26 p.m.

XYZ. La revue de la nouvelle

Étrangetés chinoises

Yu Hua, *Un amour classique*, Arles, Actes Sud, coll. « Babel », 2009, 258 p.

David Dorais

Number 103, Fall 2010

URI: https://id.erudit.org/iderudit/61284ac

See table of contents

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)
1923-0907 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Dorais, D. (2010). Review of [Étrangetés chinoises / Yu Hua, *Un amour classique*, Arles, Actes Sud, coll. « Babel », 2009, 258 p.] *XYZ. La revue de la nouvelle*, (103), 83–86.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 2010

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

« La petite pièce », est le monologue émouvant d'une femme au salon funéraire, fait de répétitions qui servent à évoquer la stupeur et l'incrédulité ressenties devant cet objet d'une simplicité inconcevable, le cadavre de sa propre mère : « Une semaine auparavant, elle m'avait informée "Si tu veux, tu vas pouvoir me voir morte, ils ont dit que ce serait possible". Et c'était possible qu'elle soit morte et que je sois là, tout à coup, c'était possible. » Dans le reste du livre, les histoires racontent toutes sortes de départs, qui souvent concernent un couple. Le titre *Partir de là* acquiert ainsi un sens plus large que la seule thématique de la mort, preuve que Sylvie Massicotte, dans ce cinquième recueil de nouvelles, sait traiter de sujets variés et continue d'exploiter toute l'étendue de son talent.

David Dorais

Étrangetés chinoises

Yu Hua, *Un amour classique*, Arles, Actes Sud, coll. « Babel », 2009, 258 p.

Connaissez-vous Yu Hua ? Il est l'un des écrivains les plus célèbres en Chine, et l'un des écrivains chinois les plus lus dans le monde. Né en 1960, il est d'abord dentiste avant d'opter, en 1983, pour la carrière littéraire. Dès son premier livre, *Le vendeur de sang*, son univers est mis en place : gens pauvres des classes urbaines, cruauté de la société, mystère des relations humaines, noirceur de l'âme, forte présence du corps sous son aspect le plus organique. La notoriété lui vient avec le roman *Vivre !*, dont l'adaptation cinématographique par Zhang Yimou remporte le Grand Prix du jury à Cannes en 1994 et se voit bannie en Chine, avec pour effet immédiat, bien sûr, de faire bondir les ventes du livre. Son autre grand succès, la saga *Brothers*, paraît en français en 2008. Yu Hua est surtout romancier ; son œuvre ne compte officiellement qu'un recueil de nouvelles, *Sur la route à dix-huit ans*, paru chez Actes Sud en 2009, la même année qu'*Un amour classique*.

Ce dernier livre est composé de quatre histoires d'abord publiées en chinois entre 1988 et 1990. Des histoires diverses, chacune relativement développée, au point qu'on se demande comment les définir. L'éditeur parle de « petits romans » ; elles pourraient tout aussi bien être décrites comme de longues nouvelles. On touche ici à l'une des frontières du genre, la longueur. Mais, en définitive, la simplicité et la concision de l'auteur dans sa façon de raconter ainsi que sa capacité à mettre en place des situations et des personnages diversifiés (malgré l'unité de l'inspiration) feraient pencher vers le genre de la nouvelle.

Pour un lecteur occidental moyen, il est plutôt difficile d'aborder une œuvre orientale, faute de repères historiques et culturels, d'autant plus que les récits de Yu Hua ont souvent pour arrière-plan la période de la Révolution culturelle, durant laquelle il a vécu sa jeunesse. Heureusement, dans le cas d'*Un amour classique*, l'atmosphère est moins réaliste que dans les autres livres, plus désincarnée, parfois proche de l'allégorie ou du conte ; la quatrième de couverture mentionne « l'influence de Kafka ou de Borges », ce qui est une manière assez appropriée de décrire l'imaginaire à l'œuvre dans ce recueil, en plus d'être clairement une tactique pour appâter un lectorat amateur de fantastique. Cela dit, on pardonnera à l'auteur de ces lignes sa piètre connaissance de la littérature chinoise et on comprendra qu'il néglige une mise en contexte historique et littéraire, qui serait certainement éclairante, au profit d'une lecture purement esthétique.

L'un des intérêts principaux de ces nouvelles est leur structure. La première, « Une certaine réalité », exploite une stricte linéarité et une causalité invincible pour en tirer des effets dramatiques. Dans l'humble maison d'un quartier ouvrier, deux frères, Shanfeng et Shangang, vivent avec leurs femmes et leurs enfants. Les problèmes commencent lorsque le garçon de l'un des frères, portant dans ses bras son cousin encore bébé, l'échappe sur les dalles de la cour et le tue ainsi par accident. S'enclenchera alors une série de réactions en chaîne alimentées par la colère, la jalousie, la vengeance :

représailles cruelles, échanges monétaires et conjugaux, condamnations à mort, etc. Le récit raye une par une les vies des personnages et se termine par le dépeçage en règle du cadavre de Shangang par une armée de médecins, une scène à laquelle l'auteur, en sa qualité de dentiste, a déjà participé dans la réalité.

Les autres nouvelles du recueil suivent le modèle du cycle. Dans chacun des cas, une action se répète à intervalles réguliers, avec des protagonistes différents. Ce sont de complexes constructions circulaires avec des jeux déroutants de retours dans le passé et de réitérations. La nouvelle « Quelques pages pour Yang Liu » est un véritable labyrinthe temporel, un « jardin aux sentiers qui bifurquent », pour reprendre un titre de Borges, qui fait tourner en rond et s'entrecroiser divers fils narratifs, notamment l'histoire d'un homme qui s'est fait greffer les yeux d'une jeune fille en 1988 ainsi que l'histoire de dix bombes enfouies dans une ville en 1949, pendant la guerre, et qui peuvent exploser à tout moment. L'homme finira par être hanté par Yang Liu, la jeune fille morte, qui se mettra à vivre dans sa tête, puis dans son appartement. La nouvelle « Un événement fortuit » met en scène deux hommes présents dans une auberge au moment d'un meurtre. Ils entament alors une correspondance pour tenter d'éclaircir les causes du crime et en viennent à déduire que l'agresseur et l'agressé étaient liés par une histoire d'infidélité (l'assassin avait découvert que son épouse avait une aventure avec cet homme qu'il a tué dans l'auberge). Mais au fil de l'échange de lettres, le lecteur comprend que les deux épistoliers sont liés de la même manière et qu'ils rejoueront bientôt, dans la même auberge, la même scène de crime.

La nouvelle la plus réussie est celle qui donne son titre au livre. Elle se déroule en trois épisodes apparentés. Le premier a toutes les apparences d'un conte fantastique chinois traditionnel : un jeune homme en route pour passer les examens du mandarinat découvre, un soir, une demeure enchanteresse. Ayant aperçu à l'étage une demoiselle magnifique, il grimpe jusqu'à son balcon et s'unit avec elle, puis repart avant l'aube.

Dans le deuxième épisode, le même jeune homme, retournant passer ses examens (auxquels il a échoué la fois précédente), retrouve la demeure luxueuse, à présent en ruine. La misère a ravagé la ville entière et a réduit ses habitants à l'état de miséreux. Le jeune homme erre dans les rues poussiéreuses. C'est ce moment que l'auteur choisit pour peindre la scène la plus marquante et la plus atroce de l'histoire : le héros découvre une boucherie en plein air où de pauvres hères viennent vendre leurs enfants, que l'on équarrit pour nourrir la horde des affamés. Frappé d'hébétude, le jeune homme parvient à une auberge où il trouve, dans la cuisine, sa bien-aimée à moitié découpée, réserve vivante de viande humaine. Impuissant, il la regarde mourir, puis l'emporte à la rivière, la lave et l'ensevelit. Dernier épisode : le héros, plus vieux, passe une troisième fois par la grande demeure. Elle a été restaurée et une autre jeune fille occupe la chambre de son ancienne aimée. Il poursuit son chemin, allant rejoindre la tombe qu'il a creusée des années auparavant. Mélancolique, il se construit un abri de fortune près du cimetière, destinant sa vie à la commémoration de son amour. C'est alors que son aimée lui apparaît, fantôme nimbé de rayons lunaires, pour partager son existence. Mais un dernier retournement viendra bouleverser leur idylle surnaturelle.

On le voit, Yu Hua réussit, dans son recueil *Un amour classique*, à raconter des histoires riches où l'atmosphère combine harmonieusement un certain réalisme cru et une poésie fantastique. Que demander de plus ?

David Dorais

Une délicatesse japonaise

Yoko Ogawa, *La mer*, Arles/Montréal, Actes Sud/Leméac, 2009, 149 p.

L'ÉCRIVAINE JAPONAISE Yoko Ogawa, née en1962, est de plus en plus connue du public francophone. Son tout premier roman (*La désagrégation du papillon*) a paru en japonais en 1988, et, depuis 1995, les éditions Actes Sud ont publié en traduction française une quinzaine de ses ouvrages, en majorité